

A photograph of a woman from the waist down, wearing a light-colored dress with a delicate floral pattern. She is standing next to a bicycle, with her right hand resting on the black saddle. The background is a soft-focus field of tall grass or wildflowers under a bright sky. The overall mood is peaceful and nostalgic.

SANTA MONTEFIORE

La fille qui aimait les abeilles

« Personne ne raconte d'histoires d'amour
comme Santa Montefiore. Tout ce qu'elle écrit,
elle l'écrit avec son cœur. » Jojo Moyes

« Un de nos auteurs favoris, qui nous promet
de belles histoires d'amour et de famille,
d'un continent à l'autre, sur plusieurs générations. »

The Times

1973. Trixie Valentine est amoureuse du leader d'un groupe anglais de rock qui passe l'été sur la petite île au large de Cape Cod (Massachusetts) où elle a grandi. La jeune femme en a assez de sa vie isolée, et rêve des grandes villes du monde. Elle ne veut pas finir comme sa mère, Grace, qui s'occupe des jardins des grands propriétaires depuis qu'elle a quitté l'Angleterre avec son mari, Freddie, à la fin de la guerre. Trixie ne comprend pas non plus son obsession pour les abeilles...

1937. L'Angleterre se prépare au combat, et la jeune Grace Hamblin va se marier. Mais alors qu'elle est sur le point de s'engager avec Freddie Valentine, elle est déchirée entre cet amour de jeunesse et le superbe aristocrate qu'elle sait ne jamais pouvoir épouser.

De l'Angleterre des années 1940 jusqu'à l'Amérique des années 1970, *La fille qui aimait les abeilles* est le récit magnifique de deux femmes aux prises avec un amour débordant.

« Une superbe histoire d'amour et de mort. »

Vogue US

Avec trois millions d'exemplaires vendus et des traductions en vingt-cinq langues, **Santa Montefiore** vit à Londres avec son mari, lui-même auteur à succès, et leurs deux enfants. Diplômée d'espagnol et d'italien, elle a fait des études de communication. Elle écrit des histoires depuis l'école, et ses romans mêlent souvent amour, aventure et lieux exotiques !

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Élisabeth Luc

ISBN 978-2-36812-170-2



9 782368 121702

22,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

Design: Atelier Didier Thimonier

LA FILLE
QUI AIMAIT LES ABEILLES

SANTA MONTEFIORE

LA FILLE
QUI AIMAIT
LES ABEILLES

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Élisabeth Luc*


CHARLESTON

Titre original : *The Beekeeper's Daughter*
Copyright © 2014, Montefiore Ltd
Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Élisabeth Luc

Édition française publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr
ISBN : 978-2-368121-70-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Ce roman est dédié à mon cher oncle Jeremy, personnage haut en couleur, avec toute mon affection et ma gratitude.

Chanson de l'innocent

Écoutez, écoutez vos abeilles bruire !
« N'allez pas au voisin vos secrets annoncer.
Mais ce qui vous arrive, il vous faut nous le dire,
Sans quoi de notre miel vous pourrez vous passer ! »

Une fille dans sa gloire
Le jour de ses nocés doit
Leur raconter son histoire,
Sans quoi déguerpir les voit,
Se hâter de déguerpir,
La quitter, s'évanouir !
Mais qui ne les trompe point,
Leur secours lui vient à point.

Naissances, morts, épousailles,
Lettres des pays lointains,
Les soucis qui vous travaillent
Dites tout à vos essaims.
Dites-leur même, en passant,
Où l'on vanne le froment :
Comme nous, sûr et certain,
Les enchantent les potins !

Celui qui sous l'arbre traîne,
L'éclair viendra le quérir ;
Celui qui loge la haine
Verra l'essaim dépérir,
Dépérir et s'alanguir...
À tout prix il voudrait fuir !
— Mais qui ne les peine point,
Leur secours lui vient à point.

Rudyard Kipling
Puck, lutin de la colline
(traduction Jacques Vallette, 1933)

Première partie

Chapitre 1

Île de Tekanasset, Massachusetts, 1973

De toutes les bâtisses à bardeaux gris et un peu écaillées de l'île de Tekanasset, le golf club de Crab Cove était l'une des plus jolies. Construit à la fin du dix-neuvième siècle par deux amis bostoniens pour qui une île sans parcours de golf était dépourvue d'intérêt, il dominait l'océan à perte de vue. À droite, un phare rouge et blanc évoquait un sucre d'orge dressé au sommet d'une colline verdoyante. Il était désormais plus utile aux passionnés d'ornithologie qu'aux marins perdus en mer. À gauche, des plages dorées parsemées de dunes herbeuses et ondulantes comme des vagues, et d'épais massifs d'églaïntines. Une variété de rosiers grimpants tapissait les murs du club, et des hortensias d'un rose poudré couraient autour du bâtiment dans une profusion de grosses boules fleuries. L'effet était si pittoresque qu'il était impossible de rester indifférent au charme des lieux. Au sommet du toit en ardoise grise flottait le drapeau américain, battu par le vent salé.

L'île de Tekanasset n'était accessible que par bateau ou petit avion. Elle avait totalement échappé à la révolution industrielle. Les constructions de style quaker et les rues pavées étaient demeurées intactes. L'île s'était installée dans une

douce torpeur, conservant ses valeurs, son architecture traditionnelles.

Tekanasset n'était en rien défigurée par des panneaux routiers ou des feux tricolores disgracieux. Ses commerces florissants étaient de ravissantes petites boutiques qui vendaient du linge de maison, des cadeaux, de jolis articles de toilette, des paniers en osier ou des os gravés hérités des chasseurs de baleines. Ce lieu empreint de romantisme et de nostalgie n'en était pas moins sophistiqué. Écrivains, acteurs et musiciens de tous les États-Unis y affluaient pour fuir les métropoles frénétiques et polluées et puiser leur inspiration dans la beauté de ses paysages. En été, les hommes d'affaires fortunés quittaient les places financières pour s'y ressourcer en famille.

Si le golf de Crab Cove constituait toujours le cœur de l'île, il n'était plus la première source de ragots, comme dans les années soixante et soixante-dix, dans une société qui s'efforçait de suivre le changement et où les valeurs traditionnelles étaient battues en brèche par la nouvelle vague. Les gens qui avaient tant lutté pour faire évoluer les choses avaient vieilli et étaient moins enclins à juger les autres que ne l'étaient leurs parents. Les conversations familiales étaient plus anodines.

En ce soir particulier de juillet 1973, toutefois, un événement qui ne susciterait même pas un commentaire de nos jours déclencha la frénésie des dames du golf club de Crab Cove. À peine furent-elles installées à la table de bridge que les langues se délièrent pour exprimer une indignation générale.

— Moi, je trouve que c'est un scandale et j'ai honte pour elle ! déclara Evelyn Durlacher avec son accent de Boston, les lèvres pincées d'un air réprobateur.

Evelyn était le baromètre de la bonne société. Tout en elle respirait le bon ton et la moralité, de ses twin-sets en cachemire à sa permanente auburn, sans oublier sa villa élégante et ses enfants modèles. Pas un détail n'échappait à son attention. Elle s'évertuait à porter des jugements lapidaires sur son entourage.

— De mon temps, pour se retrouver seule avec un homme, il fallait semer son chaperon. À présent, les jeunes sont incontrôlables et nul ne veille au grain.

Elle tapota ses doigts vernis de rouge sur la table tout en jetant un coup d'œil distrait à ses cartes.

— Très mauvaise main. Désolée, Belle, je crois que je vais te laisser tomber.

Belle Bartlett examina ses cartes qui ne valaient guère mieux. Elle tira longuement sur sa cigarette et secoua ses boucles blondes d'un air navré.

— Les jeunes d'aujourd'hui..., se lamenta-t-elle. Je n'aimerais pas avoir dix-neuf ans de nos jours. C'était tellement mieux dans les années quarante et cinquante, quand chacun restait à sa place. Aujourd'hui, les limites sont floues et on n'a pas d'autre choix que de s'adapter. Nos enfants sont simplement perdus. Il ne faut pas les juger trop sévèrement.

— Belle, tu vois toujours le bon côté des gens. Admets au moins que Trixie Valentine s'est montrée indigne, insista Evelyn. Sa conduite n'a rien de respectable. Une jeune fille honorable ne court pas après les garçons. Tout au plus se laisse-t-elle courtiser. C'est une honte...

— C'est aussi très imprudent, Evelyn, renchérit Sally Pearson en passant une main dans son opulente crinière châtain. En se jetant au cou des hommes, ces filles-là ternissent leur réputation de façon irréparable.

Elle agita sa cigarette entre deux doigts manucurés et afficha un sourire entendu au souvenir de la jeune fille exemplaire qu'elle avait été.

— L'homme a besoin de conquérir et la femme se doit d'être un trophée digne d'un combat. Les filles d'aujourd'hui sont trop faciles. Dans le temps, on se réservait pour la nuit de noces, gloussa-t-elle. Et dans le cas contraire, on n'en pipait mot à personne.

— Pauvre Grace ! Elle n'a pas de chance d'avoir une fille qui lui fasse honte à ce point, ajouta Belle avec compassion. C'est affreux, la façon dont on s'acharne sur cette affaire comme des vautours.

— À quoi vous attendiez-vous, les filles ? lança Blythe Westrup en tapotant son chignon ébène. Elle est anglaise. Les Britanniques ont gagné la guerre et ont abandonné leurs valeurs morales par la même occasion. Seigneur ! On entend de ces histoires ! Tant de jeunes filles qui ont perdu la tête...

— Pas seulement la tête, intervint sèchement Evelyn, la mine réprobatrice.

— Oh ! Evelyn ! protesta Sally en plaçant son porte-cigarette entre ses lèvres pour dissimuler son sourire.

Elle ne voulait pas que ses amies la voient prendre plaisir à ce scandale.

— Sait-on vraiment avec qui elle s'est enfuie ? s'enquit Belle. Ce ne sont peut-être que des rumeurs... Trixie est dissipée, mais elle a un bon fond. Les gens sont prompts à la critique. Si elle n'était pas aussi belle, personne ne la remarquerait.

Evelyn la foudroya du regard, exprimant soudain une certaine rivalité :

— Ma chère, je l'ai appris de la bouche de Lucy, ce matin même. Crois-moi, ma fille sait de quoi elle parle. Elle les a vus descendre d'un bateau privé à l'aube, dans un triste état ! Ce garçon est anglais, lui aussi, et il...

Elle s'interrompit et pinça les lèvres.

— Il fait partie d'un groupe de rock, énonça-t-elle avec une moue de dégoût.

Belle s'esclaffa.

— Evelyn, le rock'n'roll, c'est dépassé ! Je crois qu'il est plus Bob Dylan qu'Elvis Presley.

— Donc tu es au courant..., fit Evelyn, vexée. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Toute la ville ne parle que d'eux, Evelyn ! Ce sont de beaux garçons anglais et bien élevés, je crois.

Elle sourit de l'amertume à peine dissimulée d'Evelyn.

— Ils passent l'été chez Joe Hornby, ajouta-t-elle.

— Le vieux Joe Hornby ? Chacun sait que c'est un excentrique, celui-là, dit Sally. Il prétend être un grand ami de Mick Jagger. À ma connaissance, on ne l'a jamais croisé sur cette île...

— On n'a jamais vu personne d'important, d'ailleurs ! À l'entendre, il connaît le monde entier. C'est un vantard, rien de plus, déclara Blythe.

— Apparemment, ces jeunes gens sont en train de composer un album, et Joe les aide, poursuit Belle. Il a un studio d'enregistrement au sous-sol.

— Joe n'a rien produit depuis cinquante ans ! intervint Sally. C'était déjà un musicien médiocre à son époque. À présent, il est dépassé. Et qui finance le projet ? Joe n'a pas les moyens, c'est certain.

— Aucune idée, admit Belle, perplexe. Il paraît qu'il les emmène en tournée cet automne. Une tournée, ça doit coûter une petite fortune, non ?

Evelyn était déterminée à revenir sur le scandale qui faisait rage. Elle balaya la salle d'un regard prudent et baissa d'un ton :

— Eh bien, d'après Lucy, Trixie Valentine et son amie Suzie Redford ont disparu sur un bateau avec le groupe, vendredi soir, et ne sont revenues que ce matin, de bonne heure. Suzie a dit à Lucy de n'en souffler mot à personne. Elles ont agi dans le dos de leurs parents. Pas besoin de beaucoup d'imagination pour deviner qu'elles ont fricoté ! Vous connaissez les mœurs de ces gens-là... Quelle inconvenance !

— Grace croyait peut-être que Trixie était chez Suzie, suggéra Belle. Il y a forcément une explication.

Sally crut bon d'intervenir :

— Sans vouloir dire du mal, Suzie Redford fait ce que bon lui semble. Dans cette famille-là, il n'y a aucune limite.

— Eh bien, ça m'étonne, objecta Belle. Grace traverse une période difficile avec Trixie, mais j'ai peine à croire que la petite ait disparu pendant trois jours sans prévenir sa mère. Freddie ne l'aurait pas toléré.

— Freddie est en déplacement, souligna Sally. Quand le chat n'est pas là...

— Tout est question d'éducation, décréta Blythe, la mine sombre. Cherchez la mère...

Belle écrasa sa cigarette.

— L'expression consacrée n'est-elle pas « cherchez la femme » ?

— Peu importe, Belle ! répliqua Blythe. C'est sa mère, la fautive. Grace est peut-être un parangon de vertu, et je suis la première à dire qu'elle est la personne la plus gentille que je connaisse, mais elle est bien trop permissive. Trixie a besoin d'être tenue !

— Si Grace est indulgente, c'est parce qu'elle a enduré des années de fausses couches et d'espoirs déçus avant d'avoir un bébé, lui rappela Belle. Trixie est son enfant unique, et elle l'a longtemps désirée. Pas étonnant qu'elle soit un peu gâtée.

— Grace se met la tête dans le sable – ou plutôt dans le sol de son jardin – en s'efforçant de ne pas y penser, suggéra Sally. Tu n'en ferais pas autant si tu avais une fille comme Trixie ?

— Grace a la main verte, c'est sûr, ajouta Belle. Les jardins de Tekanasset étaient très ordinaires avant qu'elle n'arrive d'Angleterre et qu'elle ne les transforme grâce à son bon goût et son expertise.

— Nul ne remet ses talents de paysagiste en question, Belle, grommela Evelyn. C'est sa façon d'élever sa fille qui fait débat. Bon, qui a donné ?

— C'est moi, répondit Blythe. Et je dis sans atout.

Soudain, les quatre femmes se turent en voyant apparaître Grace en personne, en compagnie d'une autre femme très corpulente que l'on appelait Big. Celle-ci était une notable de l'île, aussi redoutable qu'elle était imposante. Elle possédait la plus vaste demeure de Tekanasset, et la plus ancienne, car elle avait appartenu au premier colon, débarqué en 1668. Fille unique du richissime Randall Wilson Jr., magnat du pétrole mort à quatre-vingt-quinze ans, elle avait hérité toute sa fortune. Si elle ne s'était jamais mariée, disait-on, c'était parce qu'aucun homme n'était à la hauteur, que ce soit par le patrimoine ou par l'esprit. Nul ne faisait plus la moindre allusion au célibat de Big qui n'exprimait aucun regret. Elle considérait ses amis proches comme sa famille et prenait le même plaisir que son père à partager sa fortune, notamment à travers la fondation Randall Wilson.

Au golf club, Grace Valentine faisait presque figure de vilain petit canard. Avec ses longs cheveux châtain relevés en chignon et retenus par un crayon, son pantalon en toile et sa chemise ample, elle contrastait avec les joueuses de bridge tirées à quatre épingles. Son seul signe extérieur de richesse était une broche en diamants figurant une abeille, agrafée à sa poitrine. Elle avait les ongles rongés et les mains abîmées par des années de jardinage. Elle ne se maquillait pas, et sa peau fragile d'Anglaise était tannée par le soleil et le vent de Tekanasset. Pourtant, ses yeux noisette étaient pleins de douceur et de compassion, et son visage témoignait encore de sa beauté passée. Quand elle souriait, sa douceur était irrésistible.

— Bonjour, Grace, dit Belle tandis que les deux femmes passaient devant la table de jeu. Bonjour, Big.

— Ça se présente bien ? s'enquit Grace avec un sourire.

— Pas très bien, en ce qui me concerne, répondit Belle. Mais je ne suis pas très douée pour le bridge.

— Allons, Belle, tu es trop modeste. Tu te débrouilles très bien, gronda Evelyn.

Elle sourit à Grace et la dévisagea en quête du moindre signe d'embarras.

— Où veux-tu t'asseoir, Grace ? demanda Big en passant devant les joueuses de cartes sans même leur accorder un signe de tête.

Elles se voûtèrent sur leurs chaises d'un air coupable. Big semblait avoir un sixième sens pour détecter la malveillance. Elle afficha un air entendu et martela le parquet ciré de sa canne sans se soucier du bruit.

— Installons-nous dehors, s'il n'y a pas trop de vent, Big, suggéra Grace.

— Pas du tout, répondit-elle en riant. S'il y avait un ouragan, je serais la dernière à rester debout.

Elles franchirent la porte à double battant pour gagner une vaste terrasse surplombant l'océan. De petits bateaux fendaient les eaux avec grâce, tels des cygnes. Deux chiens noirs folâtraient dans les dunes pendant que leur maître flânait sur la plage. Le soleil bas de cette fin de journée teintait le sable

d'une lueur rosée. Une pie de mer au bec orange vif picorait les restes d'un poisson. Grace choisit une table proche de la balustrade et recula une chaise en rotin pour Big. La vieille dame lui tendit sa canne et s'assit lourdement sur le coussin. Quelques mèches de cheveux gris s'échappèrent de son chignon.

— Voilà ! La poule couve, commenta Big avec un soupir satisfait.

Elle claqua des doigts et, avant même que Grace ne soit assise, elle leur avait commandé deux cocktails.

— Tu as besoin d'un petit remontant, Grace, affirma-t-elle. Ne fais pas attention à ces hyènes. Elles sont toutes jalouses de toi, et à juste titre. À elles quatre, elles n'ont pas une once de talent.

— Je t'assure que j'ai croisé pire qu'elles, répondit Grace. Elles ne sont pas si méchantes.

— À côté des femmes britanniques, ces quatre-là sont des anges, sans doute.

Grace se mit à rire.

— Je me moque de ce que les gens racontent dans mon dos tant qu'ils restent amicaux face à moi. Le problème, avec les Britanniques, c'est qu'elles sont trop franches, et je déteste les conflits.

— Dans ce cas, je préfère la mentalité britannique. Quand on a quelque chose à dire, mieux vaut le faire en face. Si l'on n'a pas le courage de ses opinions, on se tait. Evelyn Durlacher est complètement coincée, et je n'aurais pas peur de le lui dire. Elle devrait avoir honte des problèmes qu'elle a engendrés sur cette île. Elle est toujours en quête de ragots à propager. Sa suffisance est intolérable. Elle s'est placée elle-même sur un piédestal. Plus dure sera la chute...

Le serveur posa deux cocktails sur la table avec un bol de pistaches. Big y plongea aussitôt ses doigts boudinés et ornés de bagues. Son visage était d'une douceur trompeuse. Si son grand front, ses lèvres pulpeuses et souriantes et son triple menton lui donnaient l'air d'une adorable grand-mère, ses yeux d'acier pouvaient pétrifier n'importe qui d'un seul

regard. En revanche, elle exprimait une tendresse étonnante envers Grace.

— Alors, que fabrique Trixie ? J’imagine qu’Evelyn a monté l’affaire en épingle pour servir ses propres intérêts. Elle tuerait père et mère pour mettre sa Lucy en avant.

Big respira profondément, et une lueur furtive de dureté scintilla dans ses prunelles.

— Si elle savait la moitié de ce que fait sa Lucy, elle ne la ramènerait pas autant...

Grace soupira :

— Je crains qu’Evelyn n’ait raison. Trixie est tombée amoureuse d’un jeune homme qui joue dans un groupe de rock. Cela ne me dérange pas, il est certainement très gentil, mais...

— Tu ne l’as jamais rencontré ?

— Non... Elle m’a dit qu’elle passait le week-end à Cape Cod avec son amie Suzie...

Big afficha une expression cynique.

— Suzie Redford ! Cette fille est synonyme d’ennuis. Chaque fois qu’il y a un problème, elle y est mêlée.

— Franchement, il n’y en a pas une pour rattraper l’autre, reprit Grace avec un sourire indulgent. Enfin, il faut bien que jeunesse se passe. Trixie vit sa première histoire d’amour.

Big observa le visage doux de Grace, ses yeux noisette et ses cheveux fins. Face à tant de bienveillance, qui pour elle frôlait la faiblesse, elle secoua la tête.

— Qu’est-ce que je vais faire de toi, ma pauvre Grace ? Tu es bien trop gentille. Où sont-elles allées, en réalité ?

— Avec le groupe.

— Où ça ?

— À un concert privé qu’ils donnaient à Cape Cod, en présence d’un ami de Joe Hornby, qui travaille dans ce milieu.

— Et elle s’est fait prendre ! commenta Big en buvant une gorgée de son cocktail d’un air pensif.

— Oui. Lucy les a vus revenir à bord d’un bateau ce matin et elle l’a raconté à sa mère. Je suppose que toute l’île en parle, à présent. Trixie m’a avoué son escapade avant de partir travailler. Tu sais qu’elle a un job d’été au Captain Jack’s. Bref, je n’ai

pas eu le temps de discuter avec elle. Malgré son côté rebelle, elle a bon fond, tu sais. Au moins, elle n'a pas nié.

— Uniquement parce que Lucy l'a repérée, objecta Big. Je suis sûre qu'elle ne t'aurait rien dit si elle avait cru pouvoir s'en tirer à bon compte. Excuse-moi, cette fille est une honte, et tu devrais la punir jusqu'à la fin des vacances. De mon temps, j'aurais été corrigée pour moins que ça.

— On n'est plus de ton temps, Big. Ni du mien, d'ailleurs. Les mentalités évoluent. Les jeunes sont plus libres que nous autrefois et ce n'est peut-être pas une mauvaise chose. On peut réprouber la musique qu'ils écoutent et leurs tenues inappropriées, mais ils sont jeunes et passionnés. Ils manifestent contre les inégalités et la guerre. Seigneur, il suffit de regarder mon pauvre Freddie, avec son œil en moins et cette horrible balafre sur son visage, pour savoir qu'il n'y a pas de gagnants, dans une guerre. Ces jeunes sont courageux, ils s'expriment, et je les admire plutôt pour ça.

Elle effleura la broche en forme d'abeille qui ornait son chemisier.

— Ils sont idéalistes et stupides, peut-être, reprit-elle. Au moins, ils se rendent compte que l'amour est la seule chose qui compte vraiment.

Elle contempla l'océan et sourit d'un air pensif.

— Je crois que j'aimerais bien être jeune de nos jours, avoir la vie devant moi..., déclara-t-elle.

Big but une gorgée de cocktail avant de rétorquer :

— Bon sang, Grace, tu me sidères, parfois ! Tout le monde freine des quatre fers, et toi, tu te lâches, au contraire. C'est britannique, comme attitude ? Ou alors tu es simplement contrariante... Est-ce que Freddie est au courant de la petite escapade de Trixie ?

À la mention de son mari, Grace se rembrunit.

— Je ne le lui en ai pas encore parlé.

— Mais tu vas le faire ?

— Je n'en ai aucune envie, il sera furieux, mais je vais devoir le faire, sinon il l'apprendra de quelqu'un d'autre. Bill Dur-lacher, entre deux trous sur le parcours de golf, sans doute !

Elle émit un rire qui exprimait plus d'angoisse que de joie.

Big imaginait sans peine Bill Durlacher et ses commérages.

— Ce type est aussi méchant que sa femme. Tu as raison d'en parler à Freddie. Il n'aimerait pas être le dernier habitant de l'île à savoir ce qu'a fait sa fille.

— Il sera horrifié. Il lui fera un sermon sur la discipline et la consignera sans doute à la maison pour le reste de l'été. Résultat, elle passera son temps à chercher comment voir ce garçon en cachette. (Grace pouffa.) Je connais Trixie. Elle me ressemble plus qu'elle ne le croit.

Big ne masqua pas sa surprise :

— Je ne t'imagine pas en train de violer les règles, toi.

— Oh, je n'ai pas toujours été aussi obéissante, assura-t-elle avec un sourire plein de nostalgie. J'ai même été plutôt rebelle, à une époque. C'était il y a longtemps...

Elle se tourna de nouveau vers l'océan.

— Qu'est-ce qui t'a remise dans le droit chemin ?

— Ma conscience, répondit-elle, l'air soucieux.

— Dans ce cas, tu as fait ce qu'il fallait, c'est certain.

— Je suppose..., soupira Grace avec résignation et regret.

— Tu veux le conseil d'une vieille bonne femme qui a vu du pays ? proposa Big.

— Volontiers.

— Rentre chez toi et parle sérieusement à Trixie. Dis-lui qu'elle ne doit plus jamais te mentir, qu'il est important que tu saches où elle est et avec qui, que ce soit pour sa sécurité ou ta tranquillité d'esprit. Tu l'informerás aussi qu'elle ne doit plus quitter l'île de l'été et que c'est non négociable. Il faut que ce soit très clair. Tu en es capable ?

— Oui, maugréa Grace sans conviction.

— C'est une question de respect, persista Big d'un ton ferme. Tu dois être plus ferme si tu veux affirmer ton autorité sur ta fille avant qu'il ne soit trop tard.

Elle but une gorgée de cocktail avant de reprendre :

— Quand son père rentrera, dis-lui ce qu'il s'est passé en précisant que tu as réprimandé Trixie et que l'affaire est réglée. Tu crois qu'il laissera tomber ?

— Je n'en sais rien. Il sera très fâché. Tu sais à quel point il est attaché à l'ordre. Je pourrais édulcorer la situation, sans doute...

— Ne lui mens pas, surtout ! prévint Big. Il est primordial que vous soyez solidaires en tant que parents. Tu as le cœur tendre et tu veux soutenir Trixie, mais tu as choisi ton mari avant d'avoir ta fille, et il est de ton devoir de l'épauler en toutes circonstances.

— Le devoir, marmonna Grace avec un soupçon d'amertume qui n'échappa pas à Big. C'est un mot que je déteste !

— C'est le devoir qui fait de nous des êtres civilisés. Agir au mieux sans toujours penser à soi-même est vital pour éviter que la société ne se désintègre. Les jeunes n'ont aucun sens du devoir et, d'après ce que j'entends, ils n'ont pas beaucoup de respect non plus. Je crains que l'avenir ne soit dépourvu de morale et qu'ils n'aient une vision déformée des priorités. Enfin... je ne suis pas là pour te prêcher la bonne parole, mais pour te soutenir.

— Merci, Big. Ton soutien compte énormément pour moi.

— Presque trente ans d'amitié, ce n'est pas rien ! Depuis ton arrivée à Tekanasset, quand tu as transformé mon jardin en un vrai paradis. Peut-être qu'on s'est rapprochées parce que tu n'as pas connu ta mère et que je n'ai pas d'enfants.

Elle sourit et prit une poignée de pistaches.

— Et que tu es la seule à ne pas me cirer les pompes, ajouta-t-elle en riant. Tu es douce, honnête, et tu ne seras jamais d'accord avec moi uniquement parce que je suis riche comme Crésus, grosse comme une baleine et que je date de Mathusalem.

— Allons ! s'esclaffa Grace, incrédule. Tu es peut-être riche, mais tu n'es pas si vieille et tu n'as rien d'une baleine !

— C'est gentil, ça. Pour ce qui concerne mon âge et ma silhouette, je t'autorise à mentir.

Lorsque Grace regagna sa maison de Sunset Slip, le soleil se couchait sur un océan doré. Elle sortit sur la véranda avec ses deux chiens pour contempler les hautes herbes, la plage

et, au-delà, les eaux scintillantes. Elle s'imprégna avec avidité de la sérénité des lieux. Cependant, le doux bourdonnement des abeilles était le son qui l'apaisait le plus. S'il emplissait son cœur de mélancolie, ce n'était pas une sensation désagréable. Étrangement, elle éprouvait du plaisir à se remémorer le passé, comme si cette douleur la maintenait en contact avec la femme qu'elle avait été et qu'elle avait abandonnée derrière elle en partant pour l'Amérique, autrefois.

Elle se dirigea vers les trois ruches installées sur le côté de la bâtisse, à l'abri du vent et du soleil, sous des sapins du Canada plantés à dessein. Elle souleva un couvercle pour effectuer une vérification de routine. Se faire piquer de temps en temps ne la dérangeait pas et ne lui faisait pas peur. En revanche, la pensée que, en piquant, l'abeille sacrifiait sa propre vie afin de protéger la ruche lui faisait de la peine.

Arthur Hamblin avait appris à sa fille tout ce qu'il savait des abeilles, des soins quotidiens aux traitements à base de propolis qu'il préparait pour soigner les maux de gorge et autres maladies. L'apiculture était leur passion, à tous deux. L'entretien des ruches, la récolte du miel les rapprochaient, en plus du fait qu'ils n'avaient personne d'autre au monde. Chaque fois qu'elle voyait une abeille, Grace avait une pensée pleine de tendresse pour son père. Son visage avenant lui revenait avec le doux bourdonnement des créatures qu'il aimait tant. Parfois, il lui arrivait d'entendre sa voix qui lui murmurait à l'oreille : « N'oublie pas de vérifier que les abeilles donnent du miel dans les hausses », ou encore : « Tu vois les abeilles monter la garde à l'entrée ? Il doit y avoir un danger, des guêpes ou des abeilles voleuses, peut-être... » Arthur Hamblin pouvait parler des abeilles pendant des heures. Souvent, il s'adressait à elles, leur récitait son poème préféré que Grace avait si souvent entendu qu'elle le connaissait par cœur : *Naissances, morts, épousailles, lettres des pays lointains, les soucis qui vous travaillent, dites tout à vos essaims...*

En cet instant, en regardant à l'intérieur de la ruche, elle vit les abeilles se préparer pour la nuit. La température avait chuté, et elles avaient sommeil. Elle sourit et laissa ses souvenirs

LA FILLE QUI AIMAIT LES ABEILLES

affluer en un flot d'images et d'émotions. Le temps passé avec ses abeilles lui permettait d'être de nouveau elle-même et de se recueillir.

En reposant le couvercle, elle perçut une présence familière. Elle savait que ce n'était qu'une sensation, qu'elle était seule. Après tout, c'était une vieille maison et Tekanasset était réputée pour ses fantômes. Même Big avait des histoires à raconter. Mais cette présence n'avait rien d'effrayant, elle était plutôt étrangement rassurante. Grace avait une amie secrète dont elle était la seule à connaître l'existence. Quand elle était plus jeune, elle se confiait à sa mère défunte qui l'écoutait depuis le ciel, du moins l'espérait-elle. À présent, dans ses moments de tristesse ou de solitude, elle venait parler aux abeilles. S'adresser à ce fantôme qui dégageait une énergie positive et était sans doute aussi seul qu'elle la réconfortait.

Dernièrement, elle repensait de plus en plus souvent à sa vie d'avant, comme si, au fil du temps, ses regrets s'accroissaient. Elle se sentait désespérément attachée à ses souvenirs. Pendant longtemps, elle s'était oubliée dans la maternité. Mais Trixie grandissait et, bientôt, elle partirait. Grace se retrouverait seule avec Freddie et les vestiges fragiles de leur couple.

— Bonjour, murmura-t-elle en souriant de l'absurdité de parler à un fantôme.

Chapitre 2

Vêtue uniquement d'un sarong diaphane à motif fleuri, Trixie Valentine se tenait à l'entrée du hangar à bateaux du vieux Joe Hornby. À l'intérieur, son amant était assis dans le bateau de pêche, sa guitare sur un genou, jouant un air qu'il avait composé dans la matinée. D'abord, un bras blanc et fin apparut, et de longs doigts s'appuyèrent sur le bois de la paroi. Ensuite, une jambe fuselée fit de même et se plia, les orteils nacrés pointés vers le sol. Trixie garda cette pose pour accentuer son effet avant de se montrer enfin. Elle demeura dans l'embrasure de la porte, observant le jeune homme sous une épaisse frange blondie par le soleil, coupée juste au-dessus des yeux, et soutint son regard pendant un long moment pour le provoquer. Enfin, elle entrouvrit les lèvres, révélant un sourire plein de promesses. Jasper la vit dénouer le lien de son sarong sur sa nuque. Le tissu léger tomba aux pieds de la jeune fille qui se retrouva nue contre l'océan en arrière-plan. La courbe de sa taille captait la lumière dorée qui dansait sur les eaux.

Jasper Duncliffe la dévora des yeux. Trixie le fascinait à tous les points de vue. Elle était imprévisible, spontanée, enjouée et rebelle... Et elle était magnifique, avec ses prunelles d'un bleu indigo et ses courbes harmonieuses. Dès qu'elle s'approcha de lui, il posa sa guitare, pris d'un désir irréprouvable.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La fille qui aimait les abeilles
Santa Montefiore



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON